

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le magnat et l'amour

Jacques Folch-Ribas, *Marie Blanc*, Paris, Robert Laffont, 1994,
214 p., 26,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 77, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1995). Compte rendu de [Le magnat et l'amour / Jacques Folch-Ribas, *Marie Blanc*, Paris, Robert Laffont, 1994, 214 p., 26,95 \$.] *Lettres québécoises*, (77), 15-15.



Le magnat et l'amour

La littérature est faite d'un nombre incalculable d'histoires d'amour. Comment se fait-il dès lors que le dernier roman de Folch-Ribas, qui n'est de prime abord rien d'autre qu'une autre histoire d'amour, nous semble si neuf ?

ROMAN
Frédéric Martin

NOUS SOMMES AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE, en Nouvelle-Angleterre. La grande (entendre : lucrative) aventure du chemin de fer bat son plein. Avant 1900, ça n'était pas encore très payant : il fallait «percer des montagnes, construire des ponts»... Ce que fit John Lucius Father, «le premier véritable loup de la famille». Il mit un demi-siècle à devenir un magnat des chemins de fer, «celui dont parle la presse et que les industriels envient parce qu'il n'a jamais fait une erreur, pas une seule». Puis, comme on dit, il passa la main.

William Eli Father, le fils aîné de John Lucius, devint dès lors le second loup de la famille. «Homme de métal et de pierre», écrit joliment de lui Folch-Ribas.

Pourquoi l'écrivain d'origine catalane a-t-il choisi, pour héros de son dernier roman, cet homme qui a vraiment existé ? Car, à dire le vrai, William Eli n'est pas, de prime abord du moins, un personnage très romanesque. Ni, à l'évidence, très sympathique. Puissant, il ne semble vivre que pour devenir plus puissant encore; rationnel et puritain, il se marie sans amour à trente ans, dans l'unique but d'avoir une descendance à qui léguer le prodigieux patrimoine familial. L'homme, pourtant, se révolte parfois. «Je suis censé faire ample connaissance de cette Elizabeth Whitehill que tout le monde appelle Myrtle, nom de Dieu, qui m'est aussi étrangère qu'une Papoue, puis la conduire à l'autel. Ne trouvez-vous pas cela ridicule?» ose-t-il par exemple demander. William Eli a aussi une manie, oh ! rien de grave ni de compromettant, ce serait plutôt une manière d'exutoire à cette vie sans amour et sans joie : de temps en temps, il part en forêt, fin seul, oublieux du monde et désirant que le monde l'oublie.

Aurait-il envie de craquer, de se permettre un petit coup de passion, une minuscule fantaisie, que sais-je ? On l'en sent capable. Mais William Eli dispose, à portée de main, d'un double délinquant, d'un frère cadet presque jumeau qui fait des frasques pour deux. C'est justement par John Jeremy le frère prodigue que surviendra l'émoi. William et Myrtle, qui ont finalement conçu des jumeaux, ont besoin d'une gouvernante; John Jeremy leur présente Marie Blanc, jeune Française fille d'un Breton et d'une Martiniquaise. Résumons en disant qu'il y aura en quelque sorte coup de foudre entre William et Marie.

En quelque sorte, dis-je bien, parce qu'on ne saura pas avec exactitude ce qui s'est passé entre eux. Ont-ils seulement «consommé» ? Folch-Ribas reste là-dessus d'une belle ambiguïté. Quant aux deux personnes concernées, nous n'entendrons presque jamais leur voix. Divers narrateurs, de fait, se relaient : William Eli, John Jeremy, un journaliste, un homme de confiance, un architecte racontent chacun leur bout d'histoire. Et chacun, on s'en doute, dit ce qu'il veut bien.

Bien vite, William éloignera Marie de Boston. Il lui fait construire quelque part au Québec, au bout de sa ligne de chemin de fer, une magnifique demeure. Apparemment, cette maison, œuvre du grand architecte Frank Lloyd Wright (Folch-Ribas, on le sait, est aussi architecte; est-ce là l'origine de sa fascination pour cette histoire ?), existe encore aujourd'hui. *Marie Blanc* s'inspirerait donc bel et bien d'une aventure authentique. Aventure qui, de toute évidence, fut ébruitée (que voulez-vous ! un jour William Eli n'y tint plus, se confia, et voilà), dont les journaux firent leurs choux gras, ce qui conduisit William droit au suicide. Notre homme de métal et de pierre était romanesque, finalement.

Outre la beauté du personnage de Marie Blanc, que tous essaient de définir, de cerner, et qui conserve son mystère, ce qui fascine, dans ce récit, c'est la multitude de voix qui interprètent cette aventure. Chacune a des raisons de dire, de médire, de taire ou de mentir; au lecteur de démêler l'écheveau de ces recoupements, de ces dissimulations, de ces contradictions, des intérêts antagonistes qui ainsi se révèlent. Objet d'une rumeur cacophonique, «l'amitié» de William et de Marie ne se découvre que par fragments. Et partiellement. Qu'importe. Après tout, le sentiment amoureux est, par essence, indéfinissable, indicible. C'est peut-être aussi ce qu'en pense Folch-Ribas.

